



Entretien avec Magyd Cherfi

Le roi Madge

questions de Yann Nicol

L'ex leader du groupe Zebda Magyd Cherfi, alias le « Madge », devait être à Grenoble pour présenter son nouveau livre, *La Part de Sarrasin*. À défaut de festival, il revient avec nous sur ce roman de formation politique, musicale et sentimentale dans la France de Mitterrand et de la « Marche des beurs ».

Dans *Ma part de Gaulois*, son précédent roman, Magyd Cherfi mettait en scène l'enfance de son alter ego littéraire, surnommé le Madge, jusqu'à l'obtention inespérée du bac, un symbole fort pour ce jeune « beur » d'un quartier populaire de Toulouse passionné par la culture française. *La part de Sarrasin* constitue la suite de ce projet autobiographique puisqu'on y retrouve le même personnage, quelques temps plus tard, alors qu'il rêve de devenir musicien. Les fans de Zebda, dont il fut le parolier et chanteur, découvriront avec plaisir les prémices de ce groupe culte des années 90, dont la constitution chaotique est d'abord une histoire d'amitié. Les autres y verront avant tout l'éducation artistique et politique d'un jeune homme écartelé entre ses différentes identités, dans un contexte particulier, celui des années 80, qui verra l'avènement de la fameuse « Marche pour l'égalité » alors que le Front National gagne du terrain dans de nombreuses villes de France. Une époque dont les enjeux – assimilation, exclusion, violences policières, précarité économique et culturelle – éclairent avec beaucoup de force les problématiques contemporaines... Mais le roman de formation ne serait pas complet sans une histoire d'amour, et quelle histoire d'amour ! Le coup de foudre entre le Madge et celle qu'il considère d'emblée comme son âme sœur, explorée avec beaucoup de pudeur et de délicatesse, donne une dimension particulièrement émouvante au roman, qui brille par ailleurs d'une énergie, d'une inventivité linguistique et d'un humour toujours aussi décapants.

Votre livre, qui paraîtra finalement pour la prochaine rentrée littéraire, devait être présenté à Grenoble avec une lecture et de nombreuses rencontres, qui ont dû être annulées. J'imagine votre frustration, d'autant que vous avez un lien privilégié avec ce festival...

Oui, le Printemps du livre de Grenoble est un rendez-vous particulier pour moi parce que Carine d'Inca, la directrice artistique, m'est fidèle depuis le temps de Zebda, avant même que j'écrive autre chose que des chansons ! Quand j'ai publié mes premiers livres, c'est une des premières organisatrices de festival à m'avoir invité... Lors de

Après le franc succès de *Ma Part de Gaulois* (Actes Sud, 2016), l'ancien parolier de Zebda poursuit sa chronique intime et politique. Liberté, fraternité, poésie : la devise est là, toujours vibrante au cœur du récit.

ma dernière venue, pour la parution de *Ma Part de Gaulois*, j'ai fait beaucoup de choses dans des établissements scolaires et des bibliothèques, rencontré beaucoup de lecteurs, c'est un beau souvenir. Cette année je suis comme tout le monde, dans un moment de frustration. Heureusement qu'on conserve un petit fil grâce à cet entretien !

La Part de Sarrasin poursuit la démarche autobiographique entamée avec *Ma part de Gaulois*. Vous avez toujours eu le souhait d'écrire une suite aux aventures du « Madge » ?

À la base je souhaitais écrire un roman sur la relation que j'entretiens depuis plus de quarante ans avec ma femme, que j'ai connue à l'âge de 16 ans, elle était ma voisine du dessus... Je voulais raconter l'histoire d'un couple qui perdure, raconter comment deux êtres restent ensemble une éternité (!) en se battant pour conserver le désir. En fait je voulais raconter le désir, mais je me suis rendu compte que c'était peut-être un peu trop ambitieux, ça m'a fait peur ! Et puis est venue l'envie de raconter ce grand rêve que j'ai eu longtemps, celui d'une bande de copains qui resteraient fidèles, je voulais raconter une aventure comme les quatre mousquetaires, les sept mercenaires. En fait je voulais écrire « Vincent, François, Magyd et les autres, » j'adore le film de Claude Sautet !

Cette aventure collective et amicale deviendra Zebda, un groupe au succès énorme...

Avec Zebda le rêve a pris forme. Dans cette aventure musicale, les mecs tenaient au projet, ils se sont accrochés au mat comme le chante Brassens dans « Les copains d'abord ». Pendant les dix premières années le succès était très aléatoire, mais tout le monde restait. L'envie d'écrire cette aventure a été forte car on est allés loin, on est montés haut mais en même temps pas aussi haut qu'on l'aurait espéré.

Comme dans *Ma part de Gaulois*, le personnage de Magyd est écartelé, cette fois ci au niveau musical, politique...

Oui, il y a plusieurs écartèlements. D'abord je voulais être le porte-parole de la jeunesse issue de l'immigration. J'imposais à mes copains ces thématiques alors qu'eux auraient aimé qu'on soit dans des combats plus globaux - anticapitalistes, antifascistes ou pour une société multiculturelle. Moi j'appuyais beaucoup sur la « maghrébinité », sur les jeunes de banlieue issus de l'immigration maghrébine. Et ils trouvaient ce chemin un peu étroit. Ensuite, au niveau esthétique, j'avais envie d'investir la

musique orientale, maghrébine, alors qu'eux se réclamaient avant tout du rock, du punk, des Clash ou des Sex Pistols. Ils se demandaient ce que pouvait venir faire le Maghreb là-dedans ! Alors que dans les Clash il y a des parfums orientaux, des reggaes jamaïcains alliés à un esprit rock... Après il y a eu « Carte de séjour » un groupe de rock avec une dynamique rythmique très orientale qui montrait que c'était possible !

C'est aussi le roman d'une époque, à savoir les années 80, avec la gauche au pouvoir, la marche de l'égalité, la montée en puissance du FN... Une époque dont les enjeux résonnent très fort avec le temps présent !

À cette époque l'immense majorité des jeunes issus de l'immigration pensaient que la gauche allait les sortir de l'ornière, il y avait donc beaucoup d'espoir. C'est une époque où 100 % des beurs étaient à gauche, voire à l'extrême gauche ! La marche des beurs a été très significative : 100 000 personnes se sont retrouvées à Paris, en décembre 1983, pour réclamer l'égalité des droits. Et qu'ont-ils obtenu ? Une carte de résidence ! Il fallait voir l'écart entre l'exigence symbolique de l'égalité, de la mise en pratique de ce principe républicain, et ce droit ridicule qu'était une carte de résidence délivrée à nos parents ! Il a manqué une affirmation de notre appartenance à la nation, le grand divorce a eu lieu là, en 1983, c'est là que tout est mort, quand on a obtenu cette « Carte de résidence », car elle signifiait qu'on mettait de côté la grande idée d'une nation multiculturelle, et qu'à défaut on organisait un petit arrangement qui n'était qu'une tolérance.

Cela devait être d'autant plus frustrant pour des jeunes gens amoureux de la culture française, comme vous l'étiez...

Mon exemple est frappant : c'est à ce moment-là que j'ai fait ma demande pour être français, non pas pour une naturalisation mais pour une « réintégration ». J'ai essuyé un refus pour le motif suivant : « Danger pour les institutions de la République ». Pourquoi ? Parce que je participais à des manifs anti-Le Pen, c'était le monde à l'envers ! Pour un mec comme moi, passionné de France, des grands auteurs, de la lettre française, me voir puni de la sorte... Cela dit tout d'une France schizophrénique qui clame l'universalité avec sincérité mais qui utilise le « mais ». Dans ce cas de quelle universalité parle-t-on ?

Le roman de formation est aussi une éducation sentimentale puisque vous y racontez la rencontre avec celle qui deviendra votre femme, votre âme sœur...

Oui, j'ai rencontré quelqu'un qui était mon reflet au féminin, mais qui portait quelque chose de très viril, de très masculin, quelqu'un qui a révélé la part féminine qui était en moi. Je raconte l'histoire de deux personnes qui se rassurent d'un tas de crevasses et d'abîmes dont elles sont emplies. Elles ne s'aiment pas parce qu'elles sont belles, fortes et sympas, elles s'aiment parce qu'elles sont complètement désintégrées, désarticulées, désincarnées... C'est le chemin de la reconstruction d'un couple en fait !

Cette relation révèle la double face du personnage de Madge, plein de force et d'énergie, mais aussi sa fragilité, ses failles, sa timidité...

Oui, il y a ce paradoxe d'être à la fois timide, marqué par les tourments identitaires et en même temps d'avoir la volonté d'affirmer une identité française, jusqu'à me définir, parfois, comme patriote ! Quand je dis à des jeunes issus de l'immigration que je suis patriote, ils me prennent pour un fou, ils me parlent d'octobre 1961, de la grotte d'Ouvéa, de la maltraitance des beurs en France... J'ai bien sûr conscience de cette maltraitance : j'ai vu mes parents baisser la tête toute leur vie, je vois les discriminations, je vois bien les problèmes entre les institutions de la République et les Beurs, les Blacks, et en même temps je suis profondément patriote, donc je vis dans ce bouillonnement là !

Le livre est très politique mais il est aussi pétri de légèreté, d'humour, d'ironie, d'autodérision...

Oui, mon écriture a besoin du second degré, de cette distance, qui font que mes personnages rient (et pleurent) d'eux mêmes... Mais au fond je pense que cette légèreté vient du fait que je suis un privilégié : j'ai rêvé d'écrire, et mes rêves se sont réalisés. Cet apaisement me permet, même si tout n'est pas rose, de voir les possibles ; en ce qui me concerne il y a eu tous les possibles... Mon écriture se balade entre des choses un peu chiadées - qui me rappellent au grand classicisme balzacien - et puis la langue de la rue, que je regarde aussi avec distance, dans laquelle il y a une forme de violence, de familiarité. La dérision est une manière permanente de voir le monde. Dans notre famille aussi on aborde les sujets les plus graves avec cette distance !